

	Monot Ernest : Né le 26-07-1911 à Guipavas ; 1937, prêtre ; études à Angers ; 1941, professeur à Saint-François de Lesneven ; 1960, recteur de Loc-Brévalaire ; décédé le 18-05-1979. Étude : <i>Quimper et Léon</i>, 1979 p. 250.
--	--

Homélie de M. Antoine Ellégoet, Professeur à Lesneven, pour les obsèques de M. Ernest Monot, à Loc-Brévalaire et à Guipavas (20-21 mai 1979)

Comme vous tous sans doute, je suis encore sous le coup de l'émotion qu'a provoquée en moi la mort brutale et si rapide de M. Ernest Monot...

M. Monot est né à Guipavas, il y aura bientôt 68 ans, dans une famille modeste dont le père était ouvrier à Saint-Nicolas, et qui comptait trois enfants. Une famille qui fut très tôt et très lourdement marquée par l'épreuve puisque la maman mourut alors que les enfants étaient encore tout jeunes, et que la soeur aînée mourut à son tour, à 17 ans, à l'âge où elle aurait pu remplacer la mère dans le foyer. Le mérite du père n'en a été que plus grand d'avoir su élever ses enfants dans la droiture, et d'avoir même soutenu et encouragé la vocation de l'un de ses garçons qui voulait devenir prêtre.

A 11 ou 12 ans, le petit Ernest entra au collège de Lesneven. Les 7 années qu'il y passa comme collégien lui laissèrent une abondante moisson de souvenirs et d'anecdotes concernant ses professeurs et ses camarades, et plus tard, il le racontera volontiers avec une mimique inimitable et un humour bien à lui ; car dans toutes ses histoires, il se donnait toujours le rôle du naïf ou de la dupe.

Durant ce premier séjour à Lesneven, il a surtout été marqué par la forte personnalité du Supérieur de l'époque, M. Dujardin, pour lequel il avait conservé une immense vénération... Dans ses études, il montra des dispositions particulières pour les mathématiques. Et c'est sans doute ce qui explique qu'après son temps de Séminaire et un an de surveillance à Lesneven, il ait été nommé professeur de mathématiques dans cette même maison dès son ordination. Professeur de mathématiques au Collège de Lesneven, M. Monot le restera de 1937 à 1976, sauf quelques années d'interruption dues à la guerre et à ses études en université : à plein temps d'abord de 1937 à 1960, puis à mi-temps à partir de 1960. Si l'on ajoute à ces 39 années, les 8 ou 9 qu'il y avait déjà passées comme élève ou surveillant, on constate que l'essentiel de la vie de M. Monot s'est déroulée au Collège S. François. Et l'on comprend qu'il n'ait pas réussi à s'en détacher tout à fait, même depuis qu'il n'en faisait plus partie officiellement.

Ce qu'a été M. Monot au Collège ? Je crois qu'au premier abord il déconcertait ses élèves par son air bourru, par sa manière à lui - un peu confuse - de parler, d'expliquer, d'exposer. Mais très vite derrière cette écorce rugueuse et ces manières déroutantes, les élèves découvraient un professeur consciencieux et compétent ; et surtout, un homme de cœur, un « brave homme » pour employer une expression qui lui était chère. Et on l'aimait bien.

M. Monot ne pontifiait pas en classe ! Une fois la confiance établie, il était très détendu : il savait oublier le cours pendant 5 minutes pour bavarder de choses et d'autres, pour raconter ses souvenirs. Par ailleurs il avait le génie des « mots », des réflexions savoureuses et inattendues, qui déchaînaient l'hilarité, et dont certaines d'ailleurs n'étaient naïves qu'en apparence.

J'ajoute qu'au Collège, comme plus tard dans le Doyenné de Lesneven, M. Monot était un confrère charmant. D'une extrême délicatesse, il était malheureux lorsqu'il lui était arrivé, sans le vouloir, de faire de la peine à quelqu'un. Il était toujours disposé à rendre service. Et il excellait à créer la détente et la bonne humeur, en se prêtant de bonne grâce aux plaisanteries des confrères, ou en racontant une de ses bonnes histoires, ce qu'il faisait toujours d'une manière savoureuse et avec un gros rire communicatif.

Tout ceci bien entendu ne l'empêchait nullement d'avoir autant que quiconque le souci de la formation chrétienne des élèves. Dans ce domaine, deux choses surtout lui tenaient à cœur : la culture des vocations sacerdotales et la Congrégation de la Sainte Vierge, dont il a été pendant des années l'animateur zélé et même obstiné. Son ambition, à travers la Congrégation de la Sainte Vierge, était de développer parmi les élèves de grandes classes, le goût de la prière et de la vie intérieure.

En 1960, M. Monot se vit offrir le poste de recteur de la petite paroisse de Loc-Brévalaire, au lieu de la conserver à Lesneven, comme certains le lui conseillaient.

Il serait téméraire de ma part de vouloir apprécier les fruits spirituels que M. Monot a pu produire dans cette paroisse. Je puis seulement attester qu'il a été un recteur pieux, accueillant, disponible, dévoué, désintéressé, que son seul souci a été le Royaume de Dieu et le bien des âmes. Certes, il n'avait pas tous les talents, et il avait lui-même conscience de ses limites ; il a pu commettre des maladresses. Il n'était pas ce qu'on appelle un prêtre d'avant-garde : formé à l'ancienne école, il avait tendance à trouver que tout allait mieux autrefois ; il avait quelque mal à suivre l'évolution qui s'est produite dans la vie extérieure de l'Eglise depuis Vatican II, par exemple dans la liturgie ou la pastorale des sacrements, mais toujours il a voulu être fidèle, complètement fidèle à la mission qui lui avait été confiée : garder intacte, sans y changer un iota, la foi, la morale ou la discipline de l'Eglise : la fidélité à l'Evangile et à l'Eglise c'est peut-être là en définitive le trait dominant du pasteur qu'a été M. Monot.

Ses 19 années de ministère à Loc-Brévalaire, lui ont apporté des joies, des joies profondes ; mais aussi forcément, des déceptions. Parfois même il avait des accès de profonde tristesse ; surtout lorsqu'il croyait remarquer que son peuple oubliait le plus grand des commandements : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ». Mais c'est là, le lot de tout bon pasteur : plus il est zélé pour le Royaume de Dieu, et plus il souffre de voir que le grain de sénevé ne devient pas assez vite à son gré, un grand arbre capable d'abriter les oiseaux du ciel.

Quimper et Léon, 1979, p.250.